

Ethique pour l'IP/ Cours du 16 et 17 Avril 2007, Timisoara

Nicolas Auffray

1. Introduction à l'éthique
Philosophie et science
Spécificité de l'éthique
2. Trois grandes éthiques
Aristote et l'éthique des vertus
Kant et l'éthique déontologique
L'utilitarisme et l'éthique conséquentialiste
3. questions contemporaines
Relativisme et utilitarisme
Ethique et évolution
4. Conclusion

Appendices

1. Introduction à l'éthique

Philosophie et science

Aujourd'hui alors que la science est omniprésente, on observe une attitude plutôt critique à son égard. Depuis les Lumières (18^{ème} siècle), la progression des connaissances était associée à l'idée d'un bonheur futur. Le progrès de la connaissance (scientifique) et le progrès moral (aboutissant en particulier au bonheur) ne vont plus de pair aujourd'hui. Il n'est plus possible d'associer la connaissance et les valeurs comme étant les deux faces d'une même réalité, ce qu'avait fait Kant au 18^{ème} siècle dans sa philosophie (L'esprit humain étant composé de l'entendement qui sert pour la connaissance et de la Raison essentielle pour la morale). Ainsi aujourd'hui la science est confrontée à un relativisme et un scepticisme fort à son égard, les rapports moraux traditionnels ont été dissous et les êtres humains adoptent envers l'avenir une attitude de méfiance voire de défiance.

La science et la technique sont associées (on parle de technosciences par exemple) et cette technique en progrès constant est de plus en plus réduite à un outil à la disposition des envies de confort des consommateurs contemporains.

La philosophie : elle est à l'origine l'amour de la sagesse. Le philosophe est l'ami ou l'amant de la sagesse, ce qui signifie qu'il s'en approche, vit à sa proximité mais n'atteindra sans doute jamais la véritable sagesse. Comme le scientifique, le philosophe cherche des vérités, mais ce ne sont pas des vérités observables, démontrables et obtenues selon une méthodologie rationnelle définie strictement selon le schéma Hypothèse-expérience-conclusion.

Les outils de la philosophie sont les concepts et les philosophes ne sont pas de simples penseurs car ils procèdent avec un souci de cohérence et travaillent en général à partir des concepts pour saisir et dire à la fois le monde, l'esprit et l'humanité. L'utilité de la philosophie n'est pas ni concrète ni technique à l'inverse de la science et la méthode philosophique utilise souvent le raisonnement et la discussion entre les idées ou concepts et les pensées philosophiques. Cette méthode philosophique n'est pas définissable explicitement par un processus mais suppose la capacité des autres à pouvoir mener le raisonnement énoncé de façon logique. Le chemin emprunté par le philosophe doit pouvoir être parcouru par ceux qui veulent le comprendre.

Le premier philosophe est Socrate dont l'une des enseignements était « Connais-toi toi-même ». Le « Connais-toi toi-même » est une des bases de la philosophie. Ce qu'il nous conseille est de deux ordres : il s'agit de la connaissance personnelle et celle de soi comme être humain. Pour être sage, l'individu doit chercher à connaître sa propre personnalité mais aussi l'esprit humain. La tâche philosophique première est alors de se séparer des illusions et des préjugés (comme le scientifique), ce qui nécessite un travail long et exigeant qui ne se termine jamais de part la nature (sans cesse changeante) de l'être humain. La finalité de cette connaissance de soi n'est pas directement le bonheur mais plutôt d'accéder à l'autonomie, ce qui signifie étymologiquement être le propre auteur des lois que l'on se prescrit: En tant qu'être humain, je dois tâcher de connaître les lois naturelles extérieures et conventionnelles auxquelles je suis soumis ainsi que celles de mon esprit et de mon corps. Le but de la philosophie est une forme de libération, d'émancipation, ce qui signifie ici non pas échapper aux lois mais connaître leur champ d'action pour ne plus en subir les dommages. En tant qu'individu, je dois tâcher de connaître les spécificités de mon rapport à moi-même, aux autres et au monde. Parmi les questions que se pose l'homme, la question du Bien se pose mais aussi celle de savoir comment agir, quelles sont les actions bonnes ? Y-a-t-il des normes de type morale ? La liaison entre le théorique (la connaissance) et le pratique (l'action) est indissociable en philosophie.

Ainsi l'éthique qui a une place centrale dans la philosophie dès Socrate est une partie de la philosophie où l'on s'interroge pour savoir comment devons-nous agir ? Qu'est-ce qu'une action bonne ? Au nom de quels critères évaluer une action ou un comportement ? Qu'est-ce qu'est le bien ? Et face à la science et la technique, l'éthique s'interroge sur les actes présents ou futurs et sur les possibilités fournies par la technique et leur implication sur l'humanité en tant qu'espèce ou sur les individus en particulier.

Spécificité de l'éthique

Il faut bien préciser la question des termes.

Dans le domaine de la morale, on emploie deux termes dont la différence est infime, celui d'éthique et celui de morale. En général, le mot éthique est considéré comme plus moderne que celui de morale qui renvoie à la conduite individuelle pour les uns et au contraire pour les autres aux règles sociales.

Ethique vient de « éthos » en grec qui signifie les mœurs et morale vient du latin « mores » qui veut également dire les mœurs.

L'éthique est ainsi une partie de la philosophie comme l'épistémologie (philosophie de la connaissance), l'esthétique (philosophie de l'art) ou encore la philosophie politique.

L'éthique s'interroge sur ce qui fait qu'une action est bonne ou mauvaise ? Sur ce qu'il est possible moralement de faire ? Sur les critères pour juger d'une action ? Elle s'interroge aussi sur ce qu'est le bien. Est-il relatif ? est-il absolu ou universel ? est-il lié au bonheur ? (suffit d'agir de manière bonne pour être heureux ?). La bioéthique qui est apparue à la fin du vingtième siècle relève de l'éthique du vivant (bios en grec) et elle concerne les domaines de la médecine et de la science (souffrance animale, environnement, expérimentation...).

2. Trois grandes éthiques

Nous allons analyser trois éthiques qui dans l'histoire de la philosophie ont été cruciales. Ce sont trois approches qui constituent des points de repères philosophiques importants.

Mais d'abord revenons à Socrate. Pour une mise au point de départ. Dans le *Ménon* de Platon, il affirme que la vertu, qualité éthique par excellence, ne peut pas s'enseigner. On peut la découvrir par soi-même mais personne ne peut transmettre un savoir éthique aux autres par l'enseignement. Il n'existe pas pour Socrate de recette à appliquer pour bien agir, c'est se fourvoyer de le croire. Il prend dans ce texte l'exemple de Périclès, le grand homme politique athénien, l'homme de vertu reconnu comme tel par tous. Son fils, Alcibiade, malgré tous les conseils et l'exemple de son père n'a pas réussi à devenir lui-même vertueux. L'exemple ne suffit pas, les conseils non plus, devenir vertueux est en conclusion un travail personnel, une recherche individuelle. Et La Raison est, en réalité, à trouver par chacun en lui-même.

Aristote et l'éthique des vertus

La vertu est la qualité éthique par excellence. Une éthique des vertus affirme que la morale concerne des qualités de l'individu qu'il acquiert et qui lui permettent d'agir de manière bonne. Il n'y a pas une vertu mais des vertus, Aristote est le premier à le démontrer dans *L'Éthique à Nicomaque*.

Aristote a été l'un des disciples de Platon, il formule clairement le problème de l'éthique, la question de savoir ce qu'est le bien, ce qu'est l'action bonne et donc ce qu'est la vertu.

Pour Aristote, une action est bonne lorsqu'elle est la conclusion de la délibération de l'homme vertueux. Son point de vue, ancré dans le réel, l'amène à décrire différents types d'individus et les différentes vertus que sont la prudence, le courage, la justice, la tempérance ou encore l'amitié, fondement selon lui de la vie harmonieuse de la cité. Pour Aristote, il existe ainsi une forme d'homme idéal, une excellence qui serait l'homme possédant toutes les qualités morales à leur niveau le plus élevé de perfection, c'est celui qu'il appelle l'homme magnanime.

La morale chez Aristote est ainsi l'affaire de l'homme vertueux et prudent. On devient un homme vertueux avec le temps et grâce aux circonstances. Aristote considère que c'est en étant vertueux, en agissant de manière bonne que l'on accède au bonheur. La vertu mène à l'état suprême qu'est, selon lui le bonheur. Le bonheur est accessible à partir du moment où l'on peut agir de manière prudente, en pesant ses choix avec lucidité et expérience. Éthique du bonheur via l'excellence morale acquise grâce aux vertus, qu'on appelle « arété » en grec, son éthique est ainsi considérée comme une éthique arétique (une éthique des vertus).

Pour vivre de manière heureuse, il faut être un homme prudent et vertueux, seulement tous les individus ne peuvent le devenir (les esclaves, les femmes par exemple, ne peuvent pas le devenir pour Aristote). Le bonheur et la vertu peuvent s'enseigner mais uniquement aux meilleurs de la cité, en cela la vertu aristotélicienne est aristocratique. D'autre part si la finalité de l'éthique est le bonheur, ce bonheur n'est possible que dans une cité, dans une organisation politique démocratique au sens antique du terme.

L'homme est par nature, pour Aristote, un animal raisonnable et en devenant prudent l'homme parvient à vivre heureux puisqu'il vit en conformité avec sa nature première d'être raisonnable. L'éthique d'Aristote est finalement une éthique de la prudence et du bonheur où les actes doivent s'adapter aux circonstances pour être bons.

L'aspect fondamental de l'éthique des vertus qui a été reprise par quelques philosophes contemporains dont Elisabeth Anscombe ou Mac Intyre repose ainsi sur l'évaluation des individus, de leurs motivations et des caractéristiques de leur personnalité : quelles sont les qualités de la personne morale ? Et d'où naissent les vertus telles que l'autonomie, la sincérité, la compassion, le courage, la justice, la générosité, etc. et les vices tels que la dépendance, l'indifférence envers la souffrance, la lâcheté, l'injustice, la possessivité, etc. Les vertus sont considérées comme caractéristiques d'un être achevé de l'humanité. Comment ces

vertus (ou vices) façonnent la vie d'un individu ? Par quels processus un individu acquiert-il des vertus ou des vices ?

Agir de façon morale signifie ici : manifester des caractéristiques admirables.

Comme Aristote, certains auteurs considèrent l'éthique des vertus comme une « éthique de la perfection ». Les partisans de l'éthique des vertus croient en la perfectibilité de l'homme et selon eux, le devoir moral de tout être humain est de développer ses propres qualités. Les individus doivent mettre leurs talents naturels en pratique (comme expression de leur *telos* – but- dans la société), et leur négligence à cet égard peut-être considérée comme immorale.

Kant et l'éthique déontique ou déontologique

Emmanuel Kant est une référence inévitable dès que l'on aborde aujourd'hui les questions éthiques. Il a en effet cherché à fonder la morale de manière absolue et définitive.

Il est avant tout question chez lui de raison plutôt que de bonheur, à l'inverse aux éthiques de l'Antiquité. En privilégiant la raison, il s'inscrit au cœur des problématiques du 18^{ème} et du 19^{ème} Siècles, à l'époque où l'homme par la science étend sa connaissance pour se rendre maître de la nature. En mettant en avant la raison en l'homme, Kant a une place prépondérante dans la réflexion éthique contemporaine.

L'éthique Kantienne est, en fait, une éthique du devoir. Agir moralement c'est agir en conformité avec la loi morale présente en chacun d'entre nous. Aucun être humain ne peut s'y soustraire. L'homme, comme pour Aristote, est un être de raison mais selon Kant c'est elle qui lui dicte sa conduite, la raison est comme une voix qui parle en chacun d'entre nous. L'éthique de Kant est une éthique déontique ou déontologique (du grec « déon », signifiant le devoir) à l'inverse des éthiques conséquentialistes au sens large et des vertus qui, elles, visent le bonheur.

Dans *La critique de la raison pratique* et *Les fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant met en lumière les trois impératifs catégoriques qu'il faut en éthique suivre sans condition puisqu'ils sont directement dictés par ce que nous avons de plus élevé en nous, la raison : 1- « Agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle » 2- « Agis toujours de sorte que tu sois à la fois le législateur et le sujet de la loi morale » 3- « Agis toujours de sorte que tu considères l'humanité en toi comme chez les autres jamais uniquement comme un moyen mais toujours en même temps comme une fin ».

Il n'est jamais question de circonstances, ces trois impératifs ne sont pas discutables. L'homme ne doit jamais s'y soustraire, ils sont ainsi universels. Pour être autonome, c'est-à-dire au sens strict agir selon la loi qu'on s'ait prescrite, il faut les appliquer. Dans la réalité, la loi morale énoncée par Kant est inapplicable, elle est un idéal. Il en a conscience mais affirme néanmoins que nous devons nous y soumettre en tant qu'êtres de raison appartenant à l'humanité et dépassant à ce titre justement la réalité sensible. Ce point qui a fait naître de nombreuses critiques illustrées par la formule de Charles Péguy : « La morale de Kant a les mains propres mais elle n'a pas de mains. »

Voilà un exemple très significatif de la morale de Kant à partir du cas du mensonge :

Selon Kant, on peut avoir envie de mentir, mais nous ne voulons pas que le mensonge devienne une loi universelle. Sinon les promesses cesseraient tout simplement d'exister. En conséquence, pour Kant, ne mentir en aucune circonstance constitue impératif. La plupart d'entre nous opposent presque systématiquement à ce point de vue l'objection suivante : dire la vérité peut avoir des conséquences négatives, et mentir peut parfois avoir des conséquences positives. Kant lui-même illustre cet exemple ainsi : prenons le cas d'un individu qui tente d'échapper à un meurtrier et qui vous dit qu'il va se cacher chez lui. Plus tard, le meurtrier

passé chez vous et vous demande dans quelle direction s'est dirigé l'homme en fuite. Vous pensez que si vous dites au meurtrier où se cache l'homme, ce dernier va être tué. Ne rien lui dire ne semble pas non plus être une bonne option, car il se dirige spontanément dans la bonne direction (vers la maison de l'homme où il s'est caché) et vous pensez alors que si vous restez silencieux, le meurtrier va trouver l'homme et le tuer. Qu'êtes-vous censé faire ? Êtes-vous autorisé à mentir dans cette situation ?

Pour la plupart d'entre nous, la réponse est positive. Dans ce cas, non seulement on peut mentir, mais, dans la mesure où la vie d'un homme est en jeu, on *doit* mentir (même si l'on pense qu'il ne faut *pas* mentir en général). D'après Kant, pourtant, même dans ce genre de situation, on ne doit *pas* mentir. Son argument réside dans le fait que l'on ne sait jamais avec assurance quelles peuvent être les conséquences de nos actions, et que, par conséquent, on ne peut être certain qu'elles seront bonnes. Dans l'exemple du meurtrier : il se peut que l'homme en fuite ait, entre-temps, quitté sa maison et que le meurtrier, suite à votre mensonge, le recherche dans le voisinage, le trouve, puis le tue. Si vous aviez dit la vérité, rien ne prouve que l'homme aurait été tué : le meurtrier aurait pu s'introduire dans la maison mais ne pas trouver l'homme et repartir, ou être arrêté par les voisins avant qu'il n'ait le temps de commettre son crime.

Selon Kant, donc, il est ainsi toujours préférable d'être prudent et d'éviter de faire quelque chose que l'on sait être mauvais (mentir, par exemple). Même si dire la vérité peut s'avérer négatif, les conséquences ne sont pas de notre responsabilité car nous avons agi avec notre sens du devoir.

Dans les cas de mensonges, d'expérimentation sur les hommes, l'éthique déontologique kantienne est pertinente en vue d'agir de façon acceptable moralement puisqu'elle offre un argumentaire solide et que l'on retrouve notamment dans la philosophie des droits de l'homme.

L'utilitarisme et l'éthique conséquentialiste

La morale utilitariste est très influente dans les pays anglo-saxons notamment. Avec la morale d'Aristote et la morale kantienne, l'utilitarisme est la troisième doctrine essentielle dans l'éthique contemporaine. Souvent contestée, elle est très utile dans notre monde où le discours religieux a cessé d'influer réellement et de façon général sur la pensée, elle concilie en réalité l'idée courante que l'on se fait de l'humanité et la nécessité de s'adapter aux circonstances pour agir de manière bonne. Elle est une morale téléologique, c'est à dire en vue d'une fin (télos en grec signifie le but, la finalité), et elle est conséquentialiste car c'est en fonction des conséquences d'un acte et non de l'intention du sujet que l'on attribue à cette action le qualificatif de bonne ou mauvaise. Comme chez Aristote, la fin de l'éthique est le bonheur.

Théorisé par Jeremy Bentham et John Stuart Mill au 19^{ème} siècle, l'utilitarisme est issu de la tradition anglo-saxonne. La morale utilitariste est fondée sur l'idée de maximisation du bien au sein d'une société démocratique. Pour l'utilitarisme, une action est bonne dans une société lorsqu'elle est par ses conséquences moins mauvaise que l'action contraire. Le bonheur est ainsi à considérer de manière globale et c'est, dans une société où les individus sont libres, l'intérêt du plus grand nombre qui prime. Si une action nuit à moins de personnes qu'elle ne profite à d'autres, si ces derniers sont donc plus nombreux, alors l'action est considérée comme éthiquement bonne.

La fécondation *in vitro*, par exemple, est d'un point de vue utilitariste une avancée scientifique qui est plus utile que négative pour les individus qui constituent la société. Qu'un couple qui ne peut avoir d'enfants naturellement puisse en avoir grâce à une évolution technique est en effet plus utile à la société que le contraire. Autre illustration : L'avortement.

Il permet aux femmes de pouvoir vivre une vie où elles ne subissent plus les normes asservissantes de la société et de la nature mais où elles peuvent vivre de manière autonome. Le gain est ainsi une libération réelle d'une très grande partie de la population, la perte est la suppression d'individus potentiels, ce qui bien entendu ne va pas sans souffrance. Cette morale du bien-être général, malgré les critiques qu'elle engendre en Europe notamment, reste une valeur fiable en éthique en reposant sur l'idée de la maximisation du bien.

De plus, l'utilitarisme traditionnel suppose une nature humaine bonne, qui tend naturellement à être bonne. Et il a constitué une grande avancée dans l'éthique en philosophie en évoquant l'idée du bonheur du plus grand nombre à une époque où l'idéal démocratique n'était pas encore répandu. D'ordre pragmatique, c'est une éthique qui n'a pas besoin de s'appuyer sur une instance divine ou suprasensible pour rester pertinente, ce qui, malgré ses limites, en fait une doctrine de référence car applicable dans toutes les sociétés démocratiques où règne la liberté de penser et de conviction.

3. Questions contemporaines

Utilitarisme et relativisme

Face à un champ de l'éthique vaste et qui s'est notamment étendu avec la mondialisation, la question qui se pose et se posera toujours reste : Comment agir ? Même s'il est extrêmement décevant du point de vue de la morale occidentale, l'utilitarisme a le mérite d'être une morale planétaire acceptable. L'humanité n'a pas besoin d'un soutien d'ordre suprasensible fort comme un dieu créateur ou d'une multitude de divinités pour agir de manière moralement acceptable, et c'est ce qui fait de nos jours la force de l'utilitarisme.

Mais l'utilitarisme n'est-il qu'une forme de relativisme ?

Le relativisme est un mouvement de pensée pour lequel la vérité dépend uniquement du point de vue de l'individu, d'une société ou d'une culture. Il n'y a pas d'absolu, simplement des cas particuliers.

Ce qui est bien (ou bon) aux yeux d'une société spécifique peut être perçu comme mal (ou mauvais) par une autre. Aucune société ne peut proclamer que ses règles spécifiques relèvent d'une vérité universelle. Chaque ensemble de règles et de normes de comportement est purement conventionnel. On peut ainsi réaliser une action correctement par différentes méthodes, mais nous choisissons « accidentellement » une méthode spécifique. Considérant l'existence de différences entre les valeurs morales, les relativistes concluent qu'il n'existe aucun fondement légitime à partir duquel argumenter à propos des valeurs morales.

Un aspect du relativisme s'impose de lui-même et s'avère particulièrement séduisant : le lien entre l'idée même du relativisme d'une part et la tolérance envers différents modes de vie d'autre part. Aujourd'hui, peu d'individus pourraient appliquer avec aisance des certitudes « impérialistes » selon lesquelles seule leur façon de se comporter est bonne et les autres devraient être obligés de se comporter de la même manière. Toutefois, si, en apparence, le relativisme semble être un parfait exemple de tolérance et d'ouverture, il représente en fait un facteur d'étroitesse d'esprit.

La tolérance est généralement une bonne chose et nous avons raison de refuser les certitudes « impérialistes » (ou « coloniales »). L'adage « À Rome, il faut vivre comme les Romains » est intuitivement séduisant. Et pourtant, dans ce cas, que ferions-nous si les Romains se comportaient d'une façon condamnable ? Inutile de chercher bien loin des sociétés dont les normes permettent d'abuser systématiquement de certains groupes de la population. Certaines sociétés pratiquent l'esclavage, comportent certaines castes, pratiquent l'excision, privent les

femmes de toute éducation, d'autres nient toute liberté d'expression, traitent les délinquants de façon inhumaine, déterminent le rang des individus selon leur religion, leur langage, etc. Le subjectivisme est quant à lui le prolongement du relativisme mais au niveau individuel. Chacun a son opinion et une action est bonne pour lui si elle satisfait son intérêt personnel et égoïste. L'éthique est dès lors une simple question de calcul personnel et de sentiment. Le relativisme est souvent considéré comme la forme post-moderne de l'éthique, et presque sa négation dans la mesure où dans l'idée relativiste commune il y a autant d'éthiques que d'individus, quel que soit leur degré d'intelligence, d'ouverture sur le monde ou leur position sociale et que, au point de vue des groupes d'individus, chaque société possède sa propre éthique légitime moralement. Il entraîne finalement une tolérance totale qui peut amener à la fin de toute possibilité de vie en société démocratique. Il peut être considéré comme la négation de la pensée en ce qu'il permet à tous de justifier n'importe quel acte

L'utilitarisme n'est nullement un relativisme, ce serait tombé dans une vision réductrice des choses. Dans sa forme classique, il suppose, en effet, l'idée d'une nature humaine bonne et l'idée d'une maximisation des biens au sein d'une société démocratique. Il s'oppose, sans nier cependant l'importance de l'éthique, à la morale kantienne dans la mesure où cette dernière énonce des impératifs catégoriques infranchissables.

Apparaît alors l'idée que des règles éthiques doivent exister pour empêcher de tomber dans ce travers. L'utilitarisme en fournit - une action est bonne si elle profite au plus grand nombre-, de même que l'éthique kantienne - les impératifs catégoriques- et toute l'éthique consiste à les trouver, à les mettre à jour par la réflexion (exercice souvent lent de maturation des idées) et l'utilisation de concepts.

Ethique et Evolution

Quel statut à l'homme après la découverte de Lamarck et Darwin, la théorie de l'évolution. Au point de vue de l'humanité et de son regard sur elle-même, cette découverte scientifique, au même titre que la découverte de l'inconscient par Freud, est capitale.

En posant l'idée du caractère processuel de la nature, la théorie de l'évolution a, tout simplement, fait chuter l'homme de sa position supérieure. Entre les hommes et leur environnement, la différence n'est plus essentielle ni radicale. Il n'y a plus l'humanité d'un côté et le monde de l'autre, sur lequel l'homme n'aurait qu'une relation de propriétaire à propriété. Après la découverte de l'évolution, l'homme n'a plus la même légitimité à vouloir devenir comme maître et possesseur de la nature, selon les termes utilisés par Descartes au 17^{ème} siècle. Admettre l'idée de l'évolution, c'est aussi réinterroger implicitement les monothéismes qui se fondent sur l'idée d'une création *ex nihilo* de l'homme, comme fils et image de Dieu. En supposant l'évolution, on admet la continuité entre les espèces et par-là même la possibilité d'un dépassement possible de l'espèce humaine.

Il existe à notre avis deux positions principales tenables chez ceux qui acceptent la validité de cette découverte scientifique :

- 1- Celle qui fait de l'homme un être supérieur malgré tout. Parce qu'il a accès à autre chose que la réalité sensible, par exemple la sphère morale. L'homme est doué de raison et c'est ce qui le différencie radicalement des autres animaux. L'homme dépasse le simple ordre de la nature et a accès à un ordre supérieur. Cet ordre supérieur, il est possible également de l'appeler la culture, l'homme par la culture pouvant échapper à la nature, ou du moins, se l'approprier de manière symbolique.
- 2- Celle qui fait de l'espèce humaine, une espèce animale comme les autres avec des spécificités particulières. L'humanité est une espèce comme les autres mais en tant que nous sommes humains, nous avons certaines obligations vis-à-vis de nos semblables et

de notre environnement. Nous devons notamment veiller à préserver notre espèce, avec toutes ses spécificités et sa propre évolution. Même si c'est au prix du sacrifice d'une ou de plusieurs autres espèces animales. Il ne s'agit alors pas de sombrer dans une logique de loi du plus fort, l'homme, animal social, a évolué et cette évolution matérielle et spirituelle (culture, art, démocratie) doit profiter à tous les individus de l'espèce. L'homme agit ainsi selon la loi de la nature bien qu'il soit apparemment le seul à posséder une conscience développée.

Ces deux thèses supposent que la théorie de l'évolution est valide, ce qui n'est pas le cas de la thèse non philosophique des fixistes. Les fixistes n'acceptent pas la vérité scientifique au nom de raisons religieuses. La nature est pour eux figée et l'homme est la créature suprême, ultime accomplissement du processus naturel. Ces croyants radicaux sont une minorité mais leur existence met en lumière la résistance, au sein de l'humanité, à l'idée que l'homme n'est pas au centre de l'univers. En Europe, on ne mesure pas encore pleinement l'importance de la thèse de l'évolution - dans le domaine des idées et dans notre perception du monde -, alors qu'aux Etats-Unis notamment, les débats ont fait rage dans les universités entre partisans de l'évolution et certains fixistes qui, à moins de renier leurs convictions religieuses, pensent-ils, ne peuvent pas admettre par cohérence l'appartenance de l'homme à la nature autrement que comme finalité et aboutissement de la Création.

Une théorie d'inspiration chrétienne et créationniste (l'univers a un créateur) est apparue il y a quelques années, celle de l'Intelligent Design. Des facultés américaines comme au Kansas l'enseignent à tort comme une théorie scientifique objectivement fiable (voir le site <http://www.intelligentdesignnetwork.org>). Il s'agit de la théorie d'un plan intelligent, donc spirituel, derrière l'évolution. Certains éléments de l'univers et des entités vivantes porteraient en eux les caractéristiques ayant pour origine une cause ou un agent intelligent qui serait soit Dieu soit une force vitale extraterrestre. Les défenseurs de l'Intelligent Design tentent de découvrir dans la nature les preuves de ce plan intelligent. Le problème est que cette théorie va à l'encontre des théories scientifiques de l'évolution en supposant une intelligence supérieure d'essence divine qui aurait orienté l'évolution pour, finalement, faire de l'homme l'aboutissement final de l'évolution naturelle. L'idée d'Intelligent Design n'est qu'une tentative d'accorder les récentes découvertes scientifiques avec la religion chrétienne monothéiste dans un discours qui se revendique malhonnêtement comme scientifique car il ne donnant aucun gage de scientificité, - cette théorie est notamment invérifiable selon un processus scientifique - l'idée de plan intelligent de l'univers est rejetée par la communauté scientifique internationale et est une hypothèse métaphysique, par ailleurs très lourde à accepter. Elle suppose en effet des postulats chrétiens évidents : l'homme est la création ultime, l'esprit crée la matière, une entité spirituelle ordonne l'univers. La théorie de l'Intelligent Design est en fait une étape de la réflexion religieuse créationniste pour tourner en sa faveur l'idée de l'évolution.

Cette question de l'évolution ne peut être exclue de la pensée éthique, d'une réflexion sur la morale humaine parce qu'elle répond à une question essentielle, à savoir l'origine et l'essence de l'homme. Et elle ouvre d'autre part de nouvelles perspectives et questionnements sur l'attitude des vis à vis des animaux et de la nature.

Conclusion

Pour conclure, il est essentiel de mesurer l'importance de l'argumentation et du choix en éthique comme en bioéthique, c'est cela que nous apprend la philosophie. Les individus sont amenés à faire des choix d'ordre éthique, individuellement, professionnellement ou

collectivement. Le premier impératif est d'être capable d'expliquer ses raisons d'agir, explications qui ne peuvent se réduire à de simples raisons d'ordre affectives. Les individus peuvent aller contre les lois, contre le droit en vigueur, mais ils doivent toujours être capables de se justifier de manière rationnelle, comme dans le cas de la désobéissance civile (au nom de principes clairs et raisonnables, je désobéis à une loi que j'estime injuste en m'exposant en toute lucidité à une sanction de cette société).

L'éthique n'est jamais une simple acceptation des normes politiques et sociales, la légitimité ne se confond pas avec la légalité. Et dans les choix à dimension éthique, qui mettent en jeu des principes moraux, les êtres humains doivent expliquer leur choix de façon argumenté, sincère et clair.

Appendice : Mythes et Autres théories éthiques

Prométhée et Pandore

La pensée mythologique imprègne le discours sur les sciences et la technique quand on envisage leur danger, les abus que l'on peut en faire. Les mythes de Prométhée et de Pandore sont ainsi très présents autour des problématiques liées au progrès et à ses dangers. Ils sont une forme de transition entre la pensée scientifique pure et l'éthique.

Tout d'abord, dans le domaine de l'éthique et de la bioéthique à l'âge de la techno-science, un mythe est souvent utilisé pour incarner l'homme et sa toute puissance, il s'agit du mythe de Prométhée, étymologiquement Prométhée signifie celui qui voit avant, celui qui prévoit. Dans la mythologie grecque, il est le demi-dieu qui apporta le feu aux hommes alors que son frère Epiméthée, qui était chargé de distribuer à toutes les créatures les moyens de leur survie (becs, ailes, griffes, poils, crocs, carapace) n'avait rien laissé pour l'homme. Prométhée vole le feu aux dieux, le donne aux hommes et fonde ainsi la civilisation en leur permettant de développer la technique. Pour avoir donné ce bien des dieux aux hommes, Prométhée est puni, condamné à se faire dévorer le foie, qui se régénère en permanence par un aigle. Le mythe de Prométhée renvoie à ce pouvoir divin donné aux hommes sans qu'ils n'aient les capacités intellectuelles pour savoir comment s'en servir ni surtout d'en percevoir les dangers.

L'autre mythe utilisée est celui de Pandore. Epiméthée, quant à lui, avait une femme Pandore qui possédait une jarre dans laquelle tous les maux de la terre étaient enfermés. Elle avait l'ordre de ne jamais l'ouvrir mais la curiosité eut raison de cette obligation. Elle ouvrit la jarre et tous les maux se répandirent sur la terre auparavant préservée. Elle referma la jarre au plus vite mais il était déjà trop tard, un seul des maux était resté dans la jarre, la connaissance de l'avenir. Ce mythe qui, dans la chronologie mythologique, est postérieur à celui de Prométhée donne une explication à la liberté des hommes qui reste possible tant que la connaissance de l'avenir n'est pas envisageable. Les découvertes génétiques, l'hypothèse fantaisiste de la connaissance du destin de quelqu'un par la connaissance de son code ADN réactive ce mythe de Pandore. Cette hypothèse est dangereuse lorsqu'elle est employée par le pouvoir politique qui a les moyens de réduire la liberté individuelle au nom de la sécurité et d'un danger potentiel, car génétique (voir l'exemple de Minority Report). Ce mythe de Pandore riche de sens divers a pour but de donner une interprétation de l'origine du monde tel qu'il est, est souvent évoqué en bioéthique, dans cette discipline nouvelle, apparue dans la deuxième moitié du vingtième siècle.

La pensée mythique qui précède la pensée philosophique, plus rationnelle, plus cohérente, est ainsi présente dans cette discipline récente parce que la philosophie n'en est qu'à son commencement dans le domaine. Parvenir à connaître l'avenir de l'homme, la connaissance du futur, voilà un des rêves de la science, c'est à cela que l'on fait référence lorsque l'on parle

des apprentis sorciers travaillant sur la génétique et semblant postuler que par la connaissance de l'ADN et par la science en général il sera possible de résoudre tous les problèmes des êtres humains. Le mythe de Prométhée est également une incarnation des inquiétudes face aux avancées scientifiques et à la technique, sommes-nous des Prométhée ? Possédons-nous un pouvoir que nous ne pouvons pas maîtriser ? L'éthique va-t-elle nous permettre d'apaiser nos angoisses en rationalisant et en posant des limites à l'avancée du progrès technique ?

Depuis qu'est apparu l'opposition entre la connaissance et la morale, mille peurs renaissent, certaines semblent justifiées (Peut-on tout faire sur les êtres humains, sur la nature?), d'autres sont irrationnelles (le clonage comme réplique à l'identique du même individu). Comme dans l'Antiquité Athénienne puis romaine, les hommes ont recours aux mythes pour chercher des vérités profondes, des remèdes à la peur que l'existence fait naître. Mais après la pensée mythique, interprétative, la philosophie et l'éthique peuvent peut-être permettre d'éclairer les esprits, de construire et d'orienter la réflexion à défaut de donner des règles de conduite toutes faites à appliquer comme des recettes. Car comme en sciences, en philosophie l'on apprend que les vérités définitives n'existent jamais, l'on peut juste avancer et s'éloigner progressivement d'illusions trompeuses et de cette manière s'approcher de la sagesse.

Levinas :

Parmi les philosophies contemporaines dont les concepts pourront être utiles, celle de Lévinas a amené à l'éthique ce qu'on appelle la théorie du visage. Emmanuel Levinas est un philosophe français du 20^{ème} Siècle qui explicite, dans un petit ouvrage d'entretiens *Ethique et Infini*, sa théorie fondamentale de l'autre et du visage. Cette théorie met l'autre au centre des préoccupations de l'individu. Selon lui, c'est au travers du visage d'autrui que je vois la morale, le visage est, selon Lévinas, le lieu originel de l'éthique. En regardant quelqu'un en face, je quitte toute perspective individualiste. Il se produit un événement décisif. En effet, dans le visage de l'autre, je vois une transcendance, l'absolu, je vois son absolue différence vis à vis de moi-même et sa faiblesse. L'infini, apparemment inaccessible, que l'on peut imaginer dans l'espace, il existe en l'autre, et là il a un caractère encore plus fascinant. Car ce que je vois dans le visage de l'autre, c'est l'humanité et ce hors de toute circonstance. Dès lors je sais que l'éthique commence là, dans le visage de l'autre. Agir de la meilleure manière possible, c'est agir en fonction de l'autre, de sa faiblesse qui transparaît dans son visage. L'idée de l'éthique liée à la proximité de l'autre et de sa faiblesse a une portée considérable, comment en effet agir de façon inconsidérée lorsque je me rends compte de la faiblesse et du caractère absolu de l'être humain ?

Sartre

La question du choix, question éthique aujourd'hui essentielle, a été conceptualisée par Jean-Paul Sartre. Prendre une décision et agir, c'est se jeter dans l'action. Pour Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*, le choix est l'acte par lequel l'homme est libre et choisir est un acte que l'on ne peut éviter. Même ne pas choisir, c'est toujours faire un choix. Du fait de sa liberté, l'homme doit faire des choix, ce qui est toujours un déchirement puisqu'il doit sortir de façon violente de sa passivité initiale pour se confronter à la réalité. Selon Sartre il n'existe pas de choix totalement bon. L'homme, pour devenir libre, doit agir et donc faire des choix qui ne se font jamais sans douleur. Il est impossible de rester les mains dans les poches à regarder le monde tourner et croire qu'on reste en retrait. Même adopter cette position, c'est déjà agir, c'est déjà faire un choix, c'est déjà, d'une certaine manière, exercé sa liberté et donc mettre sa responsabilité en jeu.

En illustration à l'idée de choix toujours difficile moralement mais inévitable, on peut évoquer le cas d'une euthanasie où il faudrait choisir entre abroger les souffrances du malade, consentant ou non, selon qu'il soit conscient ou pas, ou le laisser en vie parce que l'espoir de guérison existe toujours, bien que sa souffrance actuelle soit bien réelle. Le choix est dans ce cas un déchirement, ce déchirement fait écho à cette sensation d'angoisse qui est, pour Sartre, au cœur de notre existence. Cette sensation est liée de manière essentielle au choix pour l'individu. Le choix est toujours difficile, mais il faut s'engager dans l'action pour éprouver en actes notre liberté qui, nécessairement, ne peut exister hors du monde, de façon potentielle.

Hans Jonas

Dans *Le principe responsabilité*, à la fin du 20^{ème} Siècle Hans Jonas, un philosophe allemand, théorise un argument qui a été beaucoup repris après lui, il s'agit de l'argument dit « des générations futures ». L'influence de ce philosophe dans la pensée éthique contemporaine est indéniable, qu'on aille contre lui ou dans son sens. Les notions de principe de précaution et de développement durable sont des échos, des conséquences des idées de Jonas. Tous nos choix présents en éthique et en bioéthique doivent pour lui trouver une justification morale vis à vis du futur. Non seulement nous avons une responsabilité présente mais aussi une responsabilité pour les générations à venir. Il n'est, selon Jonas, pas raisonnable de vivre dans le présent perpétuel et le consumérisme. Nous sommes actuellement dans une situation d'urgence où la responsabilité à l'égard de nos enfants est devenue capitale. Pour Jonas, l'éthique de notre temps doit aussi se conjuguer au futur. Le nucléaire par exemple est une énergie qui pose problème puisque l'espèce humaine va laisser à ses enfants et ses petits-enfants des déchets toxiques enterrés.

Jonas présente une vision globale de l'héritage terrestre que l'humanité doit laisser aux générations à venir. Il a ainsi une forte influence dans ce qu'on appelle une éthique environnementale.

Jürgen Habermas

Dans *De l'éthique de la discussion*, Jürgen Habermas théorise l'éthique communicationnelle qui est notamment à l'origine de l'existence des comités d'éthique. Par le dialogue et la discussion, il est possible, selon Habermas, de trouver la rationalité. Les arguments les plus forts, les plus rationnels sortent, pour lui, toujours vainqueurs dans un dialogue éclairé où les individus sont désintéressés et le plus sincère possible. Habermas s'est intéressé au début de sa carrière à l'étude du langage et à partir de ses premières recherches, il est remonté jusqu'à la discussion et la présence, le surgissement, de la raison au travers de la discussion. Pour lui, le langage est un outil exploitable de la raison humaine dont en réalité il est le révélateur de l'existence. Philosophe du langage, Habermas a étendu le champs de sa réflexion pour parvenir à la conclusion suivante : malgré les mauvaises utilisations du langage (possibilité du mensonge, de ne renvoyer à rien de concret, de faire naître des paradoxes) il peut être le moyen d'expression de la raison. Les discussions dans les services médicaux des hôpitaux autour d'un cas qui nécessite une prise de décision à caractère éthique trouvent par exemple leur justification théorique et une légitimité nouvelle grâce au travail de Habermas.